

**MANIFESTATIONS DE LA SOUFFRANCE DES NOIRS-AMERICAINS DANS *GO TELL IT ON THE MOUNTAIN* ET *GOING TO MEET THE MAN*  
DE JAMES BALDWIN**

**Marc KONAN**

University Félix-Houphouët-Boigny

[marckonan2016@gmail.com](mailto:marckonan2016@gmail.com)

**Résumé :** Aux États-Unis, le racisme, comme l'esclavage, est l'un des facteurs qui suscite l'émergence de la littérature noire américaine. Celle-ci traite des difficultés des Africains-Américains au sein de la société américaine tout en essayant de proposer des solutions pour améliorer les conditions de ces derniers. C'est le cas de James Baldwin qui jette un regard critique sur sa société. Il dénonce les injustices graves à l'encontre des Africains-Américains. Ces injustices sont présentes dans plusieurs domaines. Dans *Go Tell it on the Mountain*, les Africains-Américains sont confinés dans des ghettos qui semblent être une prison virtuelle où cette population vit une injustice criarde. Cette ségrégation résidentielle impacte négativement la communauté noire.

**Mots-clés:** Racisme, Africains-Américains, injustices, ghettos, ségrégation résidentielle

**MANIFESTATION OF BLACK AMERICANS' SUFFERING IN *GO TELL IT ON THE MOUNTAIN* AND *GOING TO MEET THE MAN* BY JAMES BALWIN**

**Abstract:** In the United States, racism, like slavery, is one of the factors that sparks the emergence of black American literature. This one deals with the difficulties of African-Americans within American society while trying to propose solutions to improve the conditions of the latter. This is the case of James Baldwin who takes a critical look at his society. He denounces the serious injustices against African-Americans. These injustices are present in several areas. In *Go Tell it on the Mountain*, African-Americans are confined in ghettos which seem to be a virtual prison where this population experiences gross injustice. This residential segregation negatively impacts the black community.

**Keywords:** racism, African-Americans, injustices, ghettos, residential segregation

## Introduction

Dès sa première œuvre, *Go tell it on the mountain* (1953), Baldwin est un écrivain engagé. Il dénonce les travers de sa société en dépeignant le destin de l'Africain-Américain. Il exprime le désarroi de ce dernier. Rappelons que la question identitaire est un problème crucial aux États-Unis. Le racisme que nous explorons dans le cadre de cette étude tire ses origines de l'esclavage. En effet, les premiers esclaves africains sont arrivés dans les colonies américaines en 1619<sup>1</sup>. Comment se manifestent les difficultés d'intégration des Noirs au sein de la société Américaine? Les Américains-Américains sont obligés de vivre dans des ghettos, espaces sans

<sup>1</sup> fr.wikipedia.org/wiki/Histoire\_des\_Afro-Am%C3%A9ricains, consulté le 05/6/2017

commodités. Cette situation déshumanise davantage cette population. Dans une démarche sociocritique, nous allons mettre d'abord en exergue les conditions de vie des Noirs dans les ghettos avant d'aborder les questions liées aux segregations résidentielles et aux inégalités sociales.

### **0.1 Cadre théorique**

L'écriture de Baldwin a fait l'objet de nombreuses études. Cependant, bien que ces analyses soient pertinentes, elles n'ont pas suffisamment traité la question identitaire. Ainsi, João Filipe Marques, par exemple, dans sa thèse intitulée « Je ne suis pas raciste mais ? Du non-racisme portugais aux deux racismes des Portugais » (2004), présente un ensemble de concepts et de notions déjà stabilisés dans la pensée sociologique en les intégrant dans ce qu'on peut appeler une « sociologie du racisme ». Il présente quelques facteurs explicatifs de l'émergence et du maintien des phénomènes racistes dans les sociétés européennes contemporaines avant de démontrer les caractéristiques du phénomène migratoire, de l'ethnicité et des minorités ethniques dans le Portugal contemporain. De même, le Centre d'Aide à la Réussite et au Développement (C.A.R.D.), un organisme non lucratif qui œuvre pour l'intégration, l'épanouissement et la croissance du potentiel des adolescents et des jeunes adultes de 10 à 24 ans, a produit un document intitulé « Mémoire sur la politique de lutte contre le racisme et la discrimination » (2006). Ce texte s'attarde sur le développement des activités de sensibilisation et de formation des jeunes. À l'image de la thèse de João Filipe Marques, le C.A.R.D. survole les manifestations concrètes du racisme. Nous nous proposons donc une relecture du problème sous cet angle. En vue de mener à bien cette recherche, le choix d'une théorie littéraire s'impose à nous.

### **0.2 Cadre méthodologique**

Une recherche ne peut être qualifiée de scientifique que si elle prend appui sur une méthode appropriée. Dans le cadre de cette étude, nous avons opté pour la sociocritique. En effet, en tant que théorie littéraire qui étudie la nature du développement social, elle peut nous aider à comprendre et à analyser les œuvres de James Baldwin. Elle met en relation la structure textuelle et les réalités sociales en fonction de la société. Ainsi, l'analyse sociocritique dévoile ce qui se tisse dans le texte même, au-delà des intentions avouées et des choix conscients. En fait, cette théorie recherche d'abord le texte. Elle est une lecture systématique dans la mesure où le texte est son objet d'étude prioritaire. L'enjeu est de mettre en rapport le texte et la réalité sociale.

## **1. La vie dans les ghettos**

Entendons par ghetto, un espace (quartier, district urbain, banlieue) où les gens se sentent obligés de vivre ensemble à cause de leurs origines ethniques, religieuses ou raciales. C'est le cas de Harlem. Originellement, Harlem était un quartier huppé de New York. Il était habité par les riches Hollandais. Lorsque les premiers Africains-Américains s'y installent, les Blancs aménagent ailleurs, laissant la place aux Noirs qui achètent les maisons abandonnées à des prix exorbitants et y apportent leur propre mode de vie. Plus tard, les autorités se détournent de Harlem laissant les services publics et la ville à l'abandon. La vie, est dominée par la misère

et la violence de toute sorte. Dans *Go Tell it on the Mountain*, l'auteur décrit l'exode massif des Africains- Américains du Sud rural vers le Nord industriel. En toponymie symbolique, ces deux espaces sont antagonistes. À ce sujet, Bruno Martinelli (1982 : 15) affirme : « La toponymie consiste un champ sémantique... Elle rend compte de la mise en valeur du lieu, ainsi que les oppositions sociales. » Ainsi, le Sud symbolise l'esclavage des Noirs et le Nord représente leur liberté. New York City et Harlem sont les lieux où les Noirs s'installent. La famille Grimes et les autres « Saints »<sup>2</sup> du Temple fréquenté par les Africains-Américains y vivent. Ils ont fait du ghetto leur terre d'adoption, faute de trouver un meilleur logement ailleurs. Si les adultes sont venus du Sud, leurs enfants forment la première génération d'Africains-Américains appartenant entièrement à Harlem. Dès les premières pages, le narrateur révèle que la famille Grimes habite à proximité de l'église et de l'hôpital, deux lieux où l'âme et le corps peuvent se réfugier et se refaire. Chaque dimanche matin, toute la famille Grimes est dans la rue, en route pour l'église. Dans ce même endroit, il y a deux catégories de familles : les Grimes et autres « Saints » qui croient en Dieu et à sa miséricorde le prient pour obtenir le salut. Outre les Saints, la rue compte aussi les pécheurs, « sinners ». Ceux-ci ne se soucient ni de Dieu, ni de religion. Ils ne pratiquent donc pas de culte. Dans la rue, ils se font remarquer surtout par leur accoutrement. Les soirées de samedi sont importantes à Harlem. Les Païens se préparent aux réjouissances du week-end. Ils s'habillent de façon élégante. Les femmes portent des vêtements brillants et collants. Parfois, le jour les surprend dans des oripeaux froissés et poussiéreux. On les retrouve les matins avec des cernes profonds sous leurs yeux sales et fatigués. Les samedis, les habitants de Harlem qui ne dorment pas remplissent tous les espaces de joie disponibles. L'exemple suivant est significatif : « These men and women [Blacks] had spent the night in bars, or in cat-houses, or on the streets, or on rooftops, or under the stairs » (Baldwin, 1953, 4). L'on s'aperçoit qu'ils dansent dans les cabarets, se livrent à la prostitution dans les maisons closes et ils traînent dans les rues. On dénombre à Harlem tous les types de vices. Même les plus jeunes connaissent le comportement des adultes car aucune intimité n'est possible dans cet environnement pauvre : « Once, he [John] and Roy watched a man and woman in the basement of a condemned bouse. They did it standing up » (Baldwin, 1953, 4). Ainsi, les enfants sont exposés au vice de manière précoce, puisque John, âgé seulement de quatorze ans, et son frère qui n'en compte encore que dix, surprennent un couple en intimité. Il s'agit d'un cas de prostitution. Parallèlement à la prostitution, les deux frères sont exposés à la violence. Le client use de violence pour ne pas donner le dû de la prostituée. Si la scène érotique ( le couple en intimité) est répugnante pour John, elle plaît à Roy qui en a vu d'autres. À dix ans, il n'est plus un puceau. La pauvreté de Harlem rend plus plausible la découverte de la vie des adultes par les enfants. L'environnement misérable est ancré dans l'esprit de ces enfants du fait des actes des adultes. Le narrateur le mentionne dans le passage qui suit : « His mother and father who went to church on Sundays, they did it too [love], and sometimes he heard them in the bedroom behind them, over the sound of rats' feet, and rat screams, and the music and cursing from the harlot's house downstairs » (Baldwin, 1953, 5).

John se souvient de ses parents et de la musique qui s'échappe de chez la prostituée. Il se souvient également des insultes de cette dernière et le bruit des rats. Le manque d'éducation, les multiples nuisances et la pauvreté mettent en péril la moralité des plus jeunes qui n'ont plus

<sup>2</sup> Dans *Go Tell It On The Mountain*, sont considérés comme saints tous ceux qui sont chrétiens.

de repère. De surcroît, la violence physique a un degré plus élevé que la violence morale. Cette violence se veut amicale et conduit à davantage d'amitiés. Le cas de John est illustratif. En effet, il défie Elisha. Ce dernier, après l'avoir vaincu, devient son meilleur ami et son protecteur. John le prend d'ailleurs à témoin devant la croix. Les scènes de violence physique se produisent dans les lieux publics que les Noirs fréquentent les samedis soirs. Par exemple, c'est suite à un coup de poignard dans un bar du Ghetto noir de Chicago que Royal, le fils du Révérend Gabriel Grimes trouve la mort. Par ailleurs, à la suite d'une bataille sur un terrain vague du voisinage, Roy revient à la maison le visage ensanglanté. Cette situation suscite une autre scène de violence à la maison. Le père Grimes voyant l'état de son fils préféré s'en prend à son épouse Elizabeth, et la violente. Quant à Roy, indigné, il maudit son père qu'il traite d'ailleurs de bâtard et le menace de mort s'il continue de battre sa mère. Il y a une dégénérescence de la structure familiale. Grimes bat d'ailleurs Roy à cause des insultes à son encontre. La violence s'installe ainsi dans la famille où elle s'exacerbe. Même Ruth, le bébé, mesure l'ampleur du drame familial et se met à pleurer. Vers la fin de *Go Tell it on the Mountain*, la violence surgit à nouveau avec l'arrivée d'une ambulance. Ce véhicule de secours qui apparaît brutalement est à l'image de Harlem comme le lieu d'une menace permanente, c'est-à-dire un lieu où la mort côtoie les habitants au quotidien. John, le héros du roman, souffre au sein de sa famille. Ses parents sont incapables de lui offrir un cadeau le jour de son anniversaire. Acculé par sa mère pour nettoyer le lourd tapis déteint du salon, il réalise qu'il subit sans cesse l'influence des autres. Le passage ci-dessous décrit cette réalité :

The rug would not be clean. It became in his imagination his impossible, life long task, his hard trial like that of a man he had read about, somewhere, whose curse it was to push a boulder up a steep hill, only to have the giant who guarded the hill roll the boulder down again, and soon, forever, throughout eternity.

Baldwin (1953, 20)

Malgré ce sentiment d'impuissance, on se demande si John a un moyen de sortir du Ghetto. À certains moments, il ne manque pas d'espérer. Excellent élève, il se projette dans l'avenir où il se voit comme un personnage important : artiste de renom, recteur prestigieux, il est respecté et admiré par les Africains-Américains et Blancs. Ici, il s'agit d'une réussite purement individuelle. Cette mise en situation fictive de John alors que les autres croupissent sous le poids de la pauvreté montre la vie misérable des Africains-Américains à Harlem. La « Terre Promise » se trouve pourtant au-delà de « Central Park », où John est en ballade le jour de son anniversaire. Mais Manhattan le séduit autant qu'elle l'effraie. Il en fait la Babylone des temps modernes : « This shining city which his ancestors had seen with longing from faraway... this city where, they said, his soul would find perdition... Broadway: the way that led to death was broad. » (27) Autant de considérations scrupuleuses retiennent John et ses frères dans leur Ghetto qui ressemble à un univers carcéral. *Go Tell It on the Mountain* raconte l'examen de conscience de John, le jour de ses quatorze ans, en attente d'une révélation divine. Elizabeth est préoccupée à tenir propre un taudis duquel la poussière ne s'atténue jamais. Toute l'intrigue du roman se déroule lors de l'anniversaire. Le lendemain, quand il sort de la maison de Dieu, John a reçu une révélation. Dieu lui a indiqué la voie à suivre pour accéder à la montagne, symbole de hauteur mais aussi de blancheur. La religion se présente

comme le seul recours pour celles et ceux qui sont victimes d'oppression<sup>3</sup>. Rachel raconte souvent à ses enfants l'histoire de sa délivrance. Florence et Gabriel n'ont connu l'esclavage qu'à travers le récit de leur mère mais subissent chaque jour l'oppression des Blancs. Deborah a été violée par un groupe d'hommes Blancs. Au nombre des exemples racistes, on peut évoquer celui de Richard. Il est accusé à tort de vol. Les policiers s'acharnent contre lui avant qu'il ne soit relâché. Mais, ces violences l'ont marqué et il se suicide. Dès ce premier roman, Baldwin défend la cause des Noirs et leur lutte pour l'égalité en mettant en scène une société encore largement dominée par l'idéologie ségrégationniste. Il se concentre surtout sur la place occupée par la religion dans les familles noires<sup>4</sup>. Baldwin se présente ainsi comme le porte-voix d'une communauté déshumanisée. Dans ses œuvres, il décrit souvent une société américaine où les individus sont exclus ou marginalisés et deviennent des êtres solitaires, fragiles qui décident de vivre en autarcie. Ne pouvant pas communiquer aisément avec leur entourage, ces reclus en souffrent. Cette solitude imposée par la société isole les individus et les désocialise. Etant donné que le marginal ou l'exclu est, selon le Grand Robert, celui qui décide de vivre aux antipodes des mœurs ou des habitudes qui prévalent au sein de la société parce qu'il estime qu'elles ne sont pas convenables, Baldwin veut attirer l'attention sur ce qui ne va pas au sein de la société américaine en dénonçant la discrimination dont sont victimes certains individus appartenant à des groupes considérés comme minoritaires. On retrouve dans les rêves de Peter, le héros de « Previous condition », des signes d'angoisse, de crainte obsessionnelle et d'isolation. Cette nouvelle s'inscrit dans le registre du fantasme et du réalisme. Les marques du registre réaliste sont l'espace domestique et la ville de New York. Le fantastique est visible dans la ressemblance entre la vie instable de l'artiste et le cauchemar qui trouble son sommeil. Ces rêves cauchemardesques provoquent chez l'artiste l'agitation, l'anxiété, l'insomnie et gênent sa respiration. Peter a si peur de faire les mêmes cauchemars qu'une fois la nuit venue, il a du mal à s'endormir. Il a l'impression d'être tout le temps en train de courir. Lorsqu'il s'endort, c'est sa vie d'artiste noir américain qu'il voit inconsciemment défiler devant lui. Il associe sa vie à une course sans but véritable. Il a l'impression de peiner, de s'épuiser en vain, sans parvenir à s'insérer dans la société. En tant qu'artiste noir, il a le sentiment de vivre dans l'indifférence. Ce personnage n'est qu'un prétexte pour poser le problème de la marginalisation des artistes et des intellectuels noirs. Ces derniers souffrent psychologiquement parce qu'ils sont marginalisés par le système des Blancs. On retrouve le thème du rêve comme manifestation du conflit dans d'autres Nouvelles de Baldwin. Dans « Going to Meet the Man », les rêves de Jesse sont hantés par les scènes violentes de lynchages de son enfance. Ces souvenirs affreux le tourmentent et lui ôtent l'envie de dormir la nuit où le meneur d'un mouvement de protestation noir est arrêté. Le narrateur raconte cette nuit particulièrement mouvementée:

He [Jesse] lay there, one hand between his legs, staring at the frail sanctuary of his wife [...]. His watch said it was two in the morning. They [the black crowd] could be coming from anywhere, from out of state most likely, and they would be at the court-house tomorrow [...]. He moaned. He wanted to let whatever was in him out; but it wouldn't

<sup>3</sup> <https://www.lacauselitteraire.fr/la-conversion-jam...>

<sup>4</sup> <https://www.lacauselitteraire.fr/la-conversion-jam...>

come out [...]. He was a big, healthy man and he had never had any trouble sleeping, And he wasn't old enough yet to have any trouble getting it up- he was only forty-two [...]. This wasn't helping him to sleep [...] This nigger's one of the ringleaders. We had trouble with him before [...]. They were still singing and I supposed to make them stop. [...]. Something deep in him and deep in his memory was stirred, but whatever was in his memory eluded him.

Baldwin (1965 :933-937)

Jesse est ébranlé par les mouvements de protestation des Noirs. Ce manque de sérénité lui donne l'insomnie. En fait, ce chef de sécurité a pour mission de mettre un terme à la manifestation organisée par un groupe d'Africains-Américains. Dans cette perspective, il fait arrêter le leader du groupe, l'emprisonne dans une cellule et le bat, espérant ainsi le réduire au silence. Mais, en dépit des coups reçus, des blessures et des mauvais traitements qui lui sont infligés, il refuse d'ordonner à ses frères de surseoir à leur mouvement de protestation. Le Shériff est animé par deux sentiments. Il y a d'abord l'homme courtois qui, autrefois, éprouvait de l'amour, de la compassion pour les Africains-Américains dans sa tendre enfance, ensuite le raciste qu'il est devenu. À travers un flashback, il rappelle qu'il était courtois et respectueux des Africains-Américains : « He [Jesse] tried to be a good person and treat everybody right. » (939) En pensant aux mauvais traitements infligés au jeune leader noir, il éprouve un sentiment de culpabilité. Il cherche alors des excuses pour justifier son comportement : « It wasn't his fault if the niggers had taken it into their hands to fight against God and go against the rules laid down in the Bible for everyone to read! Any preacher would tell you that. He was only doing his duty: protecting white people from the niggers and the niggers from themselves » (939) Pour soulager sa conscience, Jesse culpabilise les Africains-Américains. Il estime que s'ils ont choisi de s'opposer aux lois des autorités en manifestant dans la rue, ils doivent subir la rigueur la loi divine car celui qui s'oppose aux autorités s'oppose aussi à Dieu et recevra pour cela un jugement<sup>5</sup>. Le Sheriff prend pour prétexte les Saintes Écritures pour légitimer son abus de pouvoir. Le narrateur relève avec ironie le caractère partial de cette interprétation. Selon les propos du Sheriff, seuls les Blancs ont droit à la protection, ce qui est une injustice. La mort du jeune leader rappelle le meurtre d'un noir, lynché à mort en présence d'une foule de Blancs surexcités :

Jesse clung to his father's neck in terror as the cry rolled over the crowd. The cry of all the people rose to answer the dying man's cry. [...] What did he do? Jesse wondered. What did the man do? What did he do? - But he could not ask his father [...]. There was no hair left on the nigger's privates, and the eyes, now, were wide open, as white as the eyes of a clown or a doll. The smoke now carried a terrible door across the clearing. [...] Then Jesse screamed, and the crowd creamed as the knife flashed, first up, then down, cutting the dreadful thing away and the blood came roaring down [...]. Someone stepped forward and drenched the body with kerosene. Where the man had been, a great sheet of flame appeared. [...] The head was caved in, one eye was tom out, and one ear was hanging.

Baldwin (1965 : 949-950)

<sup>5</sup> Citation de Romains 13: 1,2, d'après Les Saintes Ecritures: traduction du monde nouveau, USA: Wtchtower Bible and TractSociety, 1995,P.1446

Dans ce passage, la peur et la violence sont perceptibles. Cela confère au texte une tonalité tragique. Par exemple, L'œil est arraché et l'oreille est pendante. Ce lynchage a laissé une marque indélébile dans l'esprit de Jesse. Trente-quatre ans plus tard, il se souvient de l'horreur et de la terreur qui l'avaient envahi, à la vue de cet homme agonisant. Terrifié, agrippé à son père, des questions trottaient dans son esprit: «What did he do? [...]. What did the man do? What did he do? » C'était la première fois qu'il assistait à une scène pareille. Après avoir été témoin de tels traitements, Il est transformé. Comme s'il sortait d'un rite d'initiation, il est devenu sadique. « The Rockpile », une des nouvelles de *Going to Meet The Man*, décrit aussi la vie difficile des Africains-Américains dans les Ghettos. À travers cette nouvelle, Baldwin souligne le danger auquel les Africains-Américains sont exposés chaque jour à Harlem. Il fictionalise la souffrance des citoyens noirs. D'ailleurs, le titre de la nouvelle « *The Rockpile* » est évocateur. En effet, le tas de rochers est situé en face de la cour des Grimes, sur un terrain vide. Personne ne sait vraiment pourquoi ce tas de roches naturelles est à cet endroit précis. À vrai dire, il est la manifestation de la vie misérable de cette population. Dans les faits, le rocher est un danger pour les enfants. Or, ces derniers vivent dans un quartier où il n'y a pas de véritable aire de jeu. La seule issue est donc de cohabiter avec ce rocher. Cette situation montre qu'en Amérique, les Africains- Américains sont naturellement exposés à la misère. Tous les jours, après l'école et même les week-ends, les jeunes noirs se retrouvent à cet endroit pour jouer. Mais, ces jeux se terminent souvent par la bagarre. Pour protéger Roy des dangers, ses parents ne le laissent jamais aller jouer avec les autres. En effet, assis sur l'escalier, Roy et son frère aîné John regardent les autres garçons s'amuser sur le tas de rochers. Des amis à Roy l'invitent à jouer. Sans hésiter, ce dernier les rejoint. John qui est occupé à faire un dessin ne prête pas attention à Roy pendant qu'il joue. Il réalise, plus tard, après que les enfants se battent. Alors, John descend pour secourir son petit frère. En ce moment précis, une boîte de conserve lancée atteint Roy juste au-dessus de l'œil et le blesse grièvement. Cet acte de violence n'est pas fortuit. L'environnement dans lequel les enfants jouent favorise une telle attitude. Leur état d'esprit est influencé par ce qui les entoure. Les enfants, vivant dans un espace dangereux, sont donc prédestinés à cette violence. C'est d'ailleurs ce que les parents de Roy veulent lui éviter en lui interdisant de sortir. Mais, dans le Ghetto, où la promiscuité est la règle, Roy ne peut pas rester indifférent à ses amis. Ainsi, blessé, ce dernier est transporté à la maison. Sa mère, Sœur McCandless et John s'occupent de lui. Lorsque le père de Roy rentre du travail et voit son fils dans cet état, il se met en colère. Gabriel accuse sa femme, Elizabeth, d'avoir fait preuve de légèreté et tente même de la battre. Le père accuse également John, le grand frère de Roy, de laxisme. Dans ce sens, la violence semble être le quotidien des Africains-Américains dans le Ghetto. Il n'existe pas de lieu de refuge. La maison qui est censée être le lieu par excellence de repos n'est pas épargnée par les actes de violence. Au-delà de la violence, la haine est dépeinte par Baldwin dans cet essai. John est blâmé pour les mauvais comportements de son frère. Il agit également comme le symbole de la haine de Gabriel pour la vie antérieure d'Elizabeth. En fait, John est le fils qu'Elizabeth met au monde avant d'épouser Gabriel. Cette famille est caractérisée par la haine et la violence qui sont présentes dans le Ghetto. Ainsi, la vie dans le ghetto impacte les familles noires. À travers la vie de Gabriel, Baldwin révèle les conflits qui peuvent apparaître dans les relations humaines.



L'auteur présente une famille protestante où le père est absent. Mais, il joue un rôle essentiel dans la vie de sa famille. Contrairement à Roy, John a très peur de son père. Cela s'explique par le fait que Gabriel n'aime pas John au même titre que Roy. Gabriel, en tant que Révérend, sait ce qui est mal et ce qui est juste. Par conséquent, il devrait être un bon père, mais il bat John et Elizabeth. Cette dernière et ses enfants sont exposés aux dangers lorsqu'il rentre du travail. Elizabeth s'appuie sur Delilah, une des fidèles de l'église, comme bouclier à deux reprises pour échapper à la violence de son mari. La première fois, elle révèle à Gabriel ce qui est arrivé à Roy et la deuxième fois, elle le tient informé des pensées qu'elle a de lui. La pile de rochers sur laquelle se déroule l'histoire attire non seulement Roy, le jeune protagoniste, mais aussi d'autres enfants. Elle les unit car c'est le seul espace où ils peuvent jouer mais les divise du fait des bagarres quotidiennes. Ces combats permettent d'asseoir son autorité au sein du groupe. L'auteur montre que dans le ghetto, il faut lutter, quelques fois au prix de sa vie, pour survivre à cause des inégalités sociales.

## 2. segregations résidentielles et inégalités sociales

La ségrégation résidentielle est une forme de discrimination individuelle et institutionnelle qui perdure aux États-Unis<sup>6</sup>. De nombreux citoyens américains, notamment les Africains-Américains, ne sont pas entièrement libres de choisir leur lieu de résidence. Or, le lieu d'habitation détermine les conditions de vie de l'individu. Ceci explique pourquoi les habitants de Harlem vivent dans des conditions désastreuses. Les signes extérieurs de la misère des Africains-Américains sont pluriels. En effet, mis à l'écart par les Blancs, les Africains-Américains sont réduits à la subsistance. Aux barrières historiques, s'ajoutent des facteurs économiques liés au marché du logement, souvent préjudiciables aux citoyens noirs. Étant économiquement faibles, ces derniers sont obligés de se regrouper dans des Ghettos semblables à Harlem. Africains- Américains et Blancs vivent donc séparés. Dans « Previous Conditions », une des nouvelles de *Going to Meet the Man*, le narrateur rend compte de cette forme de discrimination qui consiste à séparer les sujets. Peter, le narrateur, est chassé de sa maison à New York par sa locatrice blanche, parce qu'il est Africain-Américain (822). Selon cette dernière, les femmes de ce quartier blanc ont peur de rentrer la nuit à cause de l'Africain-Américain : « I can't have no colored people here, all my tenants are complainin'. Women afraid to come home nights » (822). D'ailleurs, le narrateur souligne qu'un tel comportement n'est pas isolé. Les Africains-Américains font face à cette forme de discrimination au quotidien. Peter relate cette réalité : « Peter, you've been through this before. What's the worst thing that can happen? » (822). Ce comportement est assurément l'un des héritages du racisme. À l'époque de l'esclavage, les Noirs habitent à l'arrière des maisons de leurs propriétaires. Ceux qui sont libres, en particulier dans les États du Nord, sont obligés de vivre à l'écart des Blancs. Après la guerre civile et avec l'avènement du développement industriel, les Africains-Américains sont progressivement écartés et concentrés dans des zones closes. Cette situation est consécutive au déplacement massif de ces derniers du Sud vers les zones où ils pensent pouvoir améliorer leurs conditions de vie. Ce mouvement est le fondement de *Go Tell it on the Mountain*. En effet, cette œuvre a été écrite lors de la Grande Migration. Plusieurs raisons

<sup>6</sup> <https://www.clesdusocial.com/la-segregation-reside...>



peuvent expliquer ce mouvement. Le système agricole offre de bas salaires et donne peu de chances de survie. De plus, les lois répressives de Jim Crow et le système juridique s'opposent aux contestations sociales. Il faut ajouter, à cela, le lynchage des Africains- Américains. *Go Tell it on the Mountain* fictionnalise ce vaste mouvement des Africains- Florence et Gabriel. En fait, la seule information que l'on a de lui est son départ pour le Nord. Ainsi, parlant de Florence, le narrateur renseigne : "Her father, whom she scarcely remembered, had departed that way one morning not many months after the birth of Gabriel. And not only her father; everyday she heard that another man or woman had said farewell to the iron earth and sky, and started on the journey North." (Baldwin, 1953, 66). Outre son père, chaque jour, Florence apprend le départ d'autres Africains- Américains vers le Nord. Elle-même fait ce voyage, suivie d'Ester. Plus tard, le fils aîné d'Ester suit les traces de sa mère, mais il meurt à Chicago. Elizabeth et Richard se déplacent à New York pour commencer une nouvelle vie. Gabriel, le dernier personnage à migrer vers le Nord, porte le nombre des migrants à sept. Ce déplacement massif des Africains-Américains est le signe qu'ils vivent au Sud une situation difficile à laquelle ils tentent d'échapper. Les œuvres de Baldwin indiquent le lieu où se déroulent toutes les actions racontées ou rapportées. Il faut le dire, l'espace est symbolique dans la fiction de Baldwin. Analysant l'espace, Bourneuf (1970 : 94)écrit : « L'espace dans un roman est plus que la somme des lieux décrits. » Les études consacrées à la spatialité romanesque sont diverses et elles empruntent différents concepts et méthodes. Cependant, nous retiendrons la définition de Jean-Yves Tadié (1978 :48) qui présente l'espace comme l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentation. À cette définition, nous ajouterons celle de Denis Bertrand (1985 : 40) selon laquelle : « L'espace n'est pas une simple topographie, il est en même temps, et à tous les niveaux le support d'une axiologie; [...] entièrement investi de valeurs. » Ceci fait de la présence de cette donnée structurale dans le récit, un des opérateurs par lesquels s'instaure l'action. Dans l'œuvre de Baldwin, chaque évènement possède son espace. Ainsi, le Nord industriel et le Sud agricole sont constamment évoqués par l'auteur. Le Nord symbolise la liberté et le bien-être social tandis que le Sud incarne l'esclavage. Le choix de l'espace ne s'arrête pas à la simple description des lieux ; il y associe les personnages, respectant ainsi la vision de Jean-pierre Goldenstein (1985 :88) qui soutient que : « le romancier est attentif aux rapports qui existent entre les personnages qu'il crée et l'univers romanesque qui les entoure. Pour mieux nous faire voir ses héros, il plante le décor à l'intérieur duquel ils se meuvent. » L'espace romanesque est en relation avec les effets de la représentativité. Autrement dit, l'analyse des lieux indiqués dans un texte de fiction a son sens dans l'extra-texte, la société de référence. Dans *Go Tell it on the Mountain*, Baldwin situe certaines actions dans l'espace réel, comme c'est le cas du Nord et du Sud des États- Unis. Il est important de rappeler que ce roman retrace la période de la grande migration (1916-1921).

Durant cette période, de nombreux Africains-Américains migrent du Sud vers le Nord en quête d'un mieux-être social. Dans *Going to Meet the Man*, l'auteur fait référence à la France comme lieu de refuge de la communauté noire américaine pour échapper à la barbarie des Américains blancs. Le personnage autodiégetique, à la fois narrateur et protagoniste principal de « This Morning this Evening » (869) illustre nos propos. En effet, ce personnage anonyme vit en France depuis douze ans. Le fait qu'il soit anonyme est important car il incarne l'image des Africains-Américains qui fuient la misère imposée par les Blancs. D'ailleurs, les

Africains-Américains vivent dans l'anonymat aux États-Unis. Cette attitude pousse Baldwin en 1961 à intituler son roman *Nobody Knows My Name*. Dans la même veine, Ralph Ellison publie *Invisible Man* pour mettre en relief le fait que le Blanc refuse de voir l'Africain-Américain, de le considérer comme un être humain. Baldwin fait également mention des espaces fictifs dans ses écrits. Citons le cas de la maison de la famille Grimes dans *Go Tell it on the Mountain*. Celle-ci est délabrée à l'image des taudis dans lesquels vivent les Africains-Américains dans les Ghettos. Dès l'entame de ce roman, l'on découvre que l'espace est semblable pour tous les personnages : ils se déplacent du Nord au Sud, à l'église, dans les bars, les prisons, les lieux de travail et à Paris. Cependant, concernant les enfants de Gabriel l'espace est limité, fermé, voire étouffant : « There father never let John and Roy out of his sight. » (6) En effet, leur père leur impose le trajet menant à l'église uniquement. Même si leurs actions se déroulent en vase clos, il y a de temps en temps une ouverture qui profite aux enfants. L'on peut citer le cas de Roy qui s'oppose à la vision de son père en refusant la ligne de conduite qu'il lui impose : « Roy had often disappeared between Sunday school and morning service and had not come back all day. » (6). Les lieux décrits dans le texte sont significatifs et chargés de sens. L'espace fournit à l'auteur les moyens pour varier les modes de représentation narrative. Ces espaces, en dehors de Paris, sont tous au sein d'un seul et grand univers fermé, réservé aux Africains-Américains. Sortir de cet espace est un danger pour l'Africain-Américain. Roy, dans *Go Tell it on the Mountain*, en fait l'expérience lorsqu'il refuse de respecter les instructions de ses parents. Ainsi, dans toutes les grandes villes, le Ghetto constitue une menace constante (Fabre, 1967). De ce fait, on peut dire que le Ghetto est la conséquence historique de l'oppression raciale et de l'inégalité des classes aux États-Unis. Coupé de l'économie nationale et du reste de la société, il constitue une enclave abandonnée par les institutions gouvernementales et habitée par les Africains-Américains. Aucune action sociale n'y est entreprise pour changer le cadre de vie des habitants. Ils vivent dans des maisons étroites et sales comme le relève le narrateur de *Go Tell it on the Mountain* :

The room was narrow and dirty; nothing could alter its dimensions, no labor could ever make it clean. Dirt was in the walls and the floorboards and triumphed beneath the sink where roaches spawned; was in the fine ridges of the pots and pans, scoured daily, burnt black on the bottom, hanging above the stove.... Dirt was in every corner, angle, crevice of the monstrous stove, and lived behind it in delirious communion with the corrupted wall.

Baldwin (1953 :15-16)

La dégradation des maisons est tellement avancée qu'il n'est quasiment plus possible de les réhabiliter. La négation « ever » est une forme d'exagération pour montrer la situation dramatique et éternelle dans laquelle les Africains-Américains vivent. Le Ghetto est une microsociété, un monde clos où les cellules familiales sont déchirées. Les issues de secours semblent inexistantes. Par conséquent, de nombreux jeunes considèrent la prison comme le lieu propice de vie. Dans tous les cas, le Ghetto lui-même est un symbole de prison. Cette prison ouverte a un impact sur le comportement des jeunes africains-américains. Aussi, deviennent-ils des récidivistes. L'ami d'enfance de Sonny pense que malgré son arrestation par la police, ce dernier n'abandonnera pas la drogue. En effet, le contenu sémantique des mots « silent » (silence) ou « darkness » (l'obscurité) « Sonny's Blues, 841 » exprime la difficulté,

l'atmosphère tendue et le désarroi des Africains-Américains. C'est l'image de la déception des Africains-Américains vis-à-vis des Blancs qui leur imposent cette vie de misère. Il est important de noter que les enfants noirs, vivant dans un environnement ségrégué, subissent le même sort réservé à leurs parents. C'est justement pour cela que dans la société que Baldwin propose, Gabriel et sa sœur Florence souffrent terriblement. En effet, ces deux protagonistes sont des descendants d'esclaves. Leur mère, Rachel, est née pendant l'esclavage. À l'image de ces deux personnages, tous les autres Africains-Américains vivent dans la misère. Gabriel et sa famille vivent dans une maison exigüe et délabrée. Il y règne un conflit permanent au sein des enfants et entre les parents et leurs enfants. L'atmosphère au sein de cette famille est caractérisée par le malaise des Africains-Américains dans les Ghettos. Par ailleurs, obnubilée par une ambition démesurée, Florence n'atteint pas ses objectifs. En partance pour le Nord, son rêve est d'avoir une vie meilleure. Mais, elle se heurte à la vie misérable du Ghetto. Par conséquent, celle-ci émet des doutes sur les enseignements bibliques. Pour Florence, tous les récits bibliques que sa mère lui a racontés visent à la détourner de la dure réalité de la vie des Africains-Américains : « Many of the [Biblical] stories her mother [Florence's mother] told meant nothing to Florence; she knew them for what they were, tales told by an old black woman in a cabin in the evening to distract her children from their cold and hunger. (164) » C'est ainsi que des Africains-Américains perdent la foi en Dieu, cet espoir qui leur permet de surmonter leurs difficultés quotidiennes.

Les logements délabrés, les quartiers coupés du reste de la ville et les écoles ségréguées isolent les Africains-Américains du monde extérieur et réduisent leur chance d'avoir accès à des métiers bien rémunérés. Un Africain-Américain ayant fait ses études dans une école réservée aux Noirs a peu de chance de côtoyer le monde des Blancs, d'avoir des amis Blancs et d'avoir un emploi décent. Toutes ces attitudes de ségrégation, de rejet et d'incompréhension conduisent ainsi les Africains-Américains à s'isoler, à développer un sentiment d'infériorité et à se replier sur eux-mêmes. On assiste, assurément, à une situation similaire à l'apartheid en tant que développement séparé et parallèle des groupes raciaux dans des zones géographiquement affectées à chacun d'eux. L'on peut considérer ce phénomène comme n'étant pas le simple fait des facteurs sociaux. Certes, ces facteurs ne sont pas à exclure mais ils sont accentués par des politiques visant à contrôler la composition raciale des populations urbaines. En réalité, pour le Blanc, l'Africain-Américain est « une chose » sans valeur. Le confiner dans un espace déshumanisant relève donc du naturel. Dans *Dark Ghetto*, Kenneth B. Clark écrit à ce propos :

Les ghettos noirs d'Amérique présentent tous les symptômes propres aux classes inférieures de la société : faiblesse des niveaux d'éducation, absence d'aspirations sociales, instabilité familiale, naissances illégitimes, chômage, criminalité, toxicomanie, alcoolisme, maladies chroniques, espérance de vie limitée. Or le fardeau du désespoir et de la haine est, pour les Noirs américains, beaucoup plus lourd à porter car ces derniers souffrent dès le départ, de leur statut racial d'inférieur.

Clark (1994 :27)

Étant donné que ces conditions de vie sont malsaines, les enfants issus des couples pauvres sont privés d'éducation. Ils volent pour se nourrir. Par conséquent, ils se familiarisent

à la rue. Par exemple, la délinquance juvénile à Harlem s'accroît d'une manière drastique. C'est pour dépeindre cette situation que, dans *Why We Can't Wait*, Martin Luther King Jr. souligne les conditions misérables dont souffrent les Africains- Américains aux États-Unis :

I see a young Negro boy; he is sitting on a Stoop in front of a vermin-infested apartment house in Harlem. The stench of garbage is in the halls. The drunks, the jobless, the junkies are shadow figures of his everyday world. The boy goes to a school attended mostly by Negro students with a scattering of Puerto Ricans. His father is one of the jobless. His mother is a sleep-domestic, working for a family in Long Island ... I see a young Negro girl.

King (1964 : IX)

Il ressort de ce passage que les citoyens noirs vivent dans des conditions précaires à Harlem. Ils habitent dans des maisons étroites qui manquent de confort. Économiquement, le Ghetto n'a pas de ressources qui permettent d'assurer son développement. Les logements surpeuplés, délabrés et malsains entraînent un taux élevé de maladies et de mortalité. Ce triste tableau symbolise pour l'Africain-Américain, sa condition sociale et sa valeur personnelle. Mais, si l'environnement sinistre des Ghettos menace la santé et la vie de ses habitants, ces derniers s'enfoncent dans un état de mal-être social. Cela détruit l'idée d'une potentielle amélioration de ces quartiers dans la mesure où l'intention du Blanc n'est pas d'aider l'Africain-Américain à s'affranchir de sa misère. Il cherche plutôt à l'y enfoncer afin de l'humilier davantage. « *Sonny's Blues* » décrie cette forme de discrimination en dévoilant l'hypocrisie du Blanc qui use de stratégies pour maintenir l'Africain-Américain dans la précarité. L'indice textuel ci-dessous est illustratif :

We live in a housing project. It looks like a parody of the good, clean, faceless life- God knows the people who live in it do their best to make it a parody. The beat-looking grass lying around isn't enough to make their lives green, the hedges will never hold out the streets, and they know it.

Baldwin (1965 :339)

Ce passage décrit les habitations des Africains-Américains. Ces habitations donnent l'impression d'être confortables alors qu'en réalité, c'est la misère. En réalité, les logements subventionnés, connus sous le nom de « Section 8 », montrent que l'habitat pavillonnaire peut cacher une fragilité sociale. Notons par ailleurs que l'Africain-Américain lutte pour s'affranchir de cette misère qui lui est imposée. *Go Tell it on the Mountain* est une expression véritable de l'envie de renaissance des Africains-Américains. En effet, l'auteur use d'images de naissance et de renaissance pour dépeindre cette volonté. L'œuvre débute en mars, particulièrement au printemps. Cela peut être associé à une nouvelle vie ou à une renaissance car c'est à cette période de l'année que l'on assiste à un renouvellement de la nature. En outre, dès l'incipit, le narrateur annonce que John est à son 14<sup>ème</sup> anniversaire. Ceci atteste que John passe de l'enfance à l'adolescence. Indiquons qu'à partir de cet âge, il s'engage dans l'œuvre de Dieu. Autrement dit, il mène une vie nouvelle. De même Elizabeth, la mère de John est enceinte. Elle donne naissance à un bébé. Ces images sont caractéristiques du désir de changement des Africains- Américains. Ils désirent avoir les mêmes avantages que les

Blancs. Le passage de l'oppression du Sud à une situation meilleure au Nord étaye ce point de vue. Ajoutons que le titre même de l'ouvrage est porteur de sens. En effet, le morphème grammatical référentiel "It" qui figure dans *Go Tell it on the Mountain* annonce la naissance de Jésus Christ. "It" incarne aussi la résurrection du Christ. La renaissance pour les Africains-Américains est d'avoir des conditions meilleures. Ainsi, ils luttent pour avoir les mêmes opportunités que les Blancs afin de surmonter les situations désastreuses liées à leurs conditions de vie. Malgré l'hostilité des Blancs qui sont prêts à user de tous les moyens pour maintenir les Africains-Américains dans ces Ghettos, ces derniers luttent de façon farouche pour pouvoir s'installer à proximité d'eux ou partager avec eux les mêmes espaces de vie. En effet, la proximité avec les Blancs est une sorte de garantie pour l'égalité dans les services publics, notamment le ramassage d'ordures, la protection de la police, et surtout l'accès à l'éducation. Les populations noires, pauvres, obligées d'habiter dans les maisons déshéritées désirent se défaire de l'emprise du Ghetto, et cesser ainsi d'être les otages des Blancs.

La structure familiale et le niveau d'éducation ne suffisent pas à expliquer l'écart entre les groupes sociaux. Même si ces variations sont contrôlées, les Africains-Américains vivent une situation défavorisée. Les dimensions économiques sont insuffisantes pour expliquer l'ampleur des disparités. Il faut prendre en compte les facteurs démographiques et sociaux. Dans *Go Tell it on the Mountain*, toute la trame narrative s'articule autour d'un seul couple noir. Il s'agit, notamment de Gabriel et Elisabeth. Rappelons que Gabriel est l'ex-époux de Déborah. Pendant sa vie de couple avec cette dernière, Gabriel entame une aventure avec Esther. Plus tard, celle-ci meurt pendant l'accouchement de Roy. Quant à Elisabeth qui subit la brutalité de son mari, elle est également à son second mariage. En effet, elle est l'ex-épouse de Richard, le père légitime de John, mort sans savoir que sa femme est enceinte de lui. Ici, il est question d'un couple instable. Selon "U.S. Population Bureau", seulement un tiers des familles Africaines-Américaines est composé de couples mariés (33,6 %) contre plus de deux tiers pour les blancs (69,8 %) (*U.S. population bureau, 2010 Census Summary File 1.*). *Going to Meet the Man* ignore les couples Africains-Américains. Ce mutisme exprime la rareté des couples issus de cette communauté. D'ailleurs, l'analyse sociocritique vise « le non-dit, l'impensé, le refoulé, les ratés, les disjonctions des blancs à partir desquelles un sens nouveau émerge ». (Amossy, 1992, 48) Le nombre de familles monoparentales est élevé chez les Africains-Américains (55,4 %) car ce sont majoritairement les femmes qui détiennent ces foyers. Pourtant, le taux est peu élevé chez les Blancs (22,2 %) (Konewski, Smith et Tillman, *Changes in the Lives of U.S. Children: 1990-2000*, 2011 :25.). Ainsi, Gabriel et Florence ne font que référence à leur mère, abandonnée au Sud. Le nom de leur père ne figure pas dans le roman. C'est aussi la mère du narrateur anonyme dans *Sonny's Blues*, qui avant sa mort, lui confie Sonny, son petit frère. En fait, le père de Sonny est mort quand il n'avait que quinze ans : « He died suddenly, during a drunken weekend...when Sonny was fifteen » (840).

## Conclusion

Pour terminer retenons que la situation des Noirs en Amérique décrite par Blawin dans ses oeuvres est délétère, voire pathétique. Ils sont déshumanisés et méprisés. Ils sont même enfermés dans des Ghettos qui semblent être leurs "habitats" naturels. La ségrégation liée à l'hébergement s'est même renforcée au fil des années. Ainsi, le nombre d'Africains-Américains

vivant dans les quartiers noirs a tendance à s'accroître. L'inégalité sociale et la ségrégation résidentielle apparaissent de manière récurrente, accentuant la souffrance du peuple noir.

### Références bibliographiques

- Baldwin, J. (1953). *Go Tell it on the Mountain*, New York: Dell Press.
- Baldwin, J. (1965). *Going to Meet the Man*, New York: Dial Press. *Going to Meet the Man*, New York: Dial Press.
- Du Bois, W. E. B. (2008). *Les Ames du peuple noir*, Paris: Editions Rue d'Ulm.
- Franklin, J. & Moss, A. (1947-2000-2009). *From slavery to freedom: A history of African Americans*, New-York: Borzoi Books.
- Fredrickson, G. (1981). *White Supremacy*, New York : Oxford University Press.
- Genovese, E. D. (1974), *Roll, roll Jordan : The World that slaves made*, USA: Vintage.
- Grandy, M. (1977), *Le récit de Moses Grandy : Esclave en Caroline du Nord*, Transcrit par George Thompson, traduit de l'anglais et présenté par Jean Benoist, édité par le Centre de recherches Caraïbes.
- Greene, H. Taylor, Vernetta D. Young (dir.). (2002), *African American Classics in Crime and Criminal Justice*, Thousand Oak : Sage.
- Jefferson, T. (1972 [1787]). *Notes on the State of Virginia*, New York : W. W. Norton.
- King, M. Luther. (2006), *Révolution non violente* Paris : Petite bibliothèque Payot.
- King, M. Luther (2008). *Black Power*, Paris : Petite bibliothèque Payot.
- Memmi, A. (1999). *Racism*, Minnesota: University of Minnesota Press.
- Morrison Minion, K.C. (dir.) (2003). *African-Americans and Political Participation: A reference Handbook*. California : ABC-CLIO Publishers.
- Painter, N. I. (2007). *Creating black Americans: African-American History and its Meanings, 1619 to the Present*, Oxford: Oxford University Press.
- Plous, S. T. W. (1995). *Racial Stereotypes from the Days of American Slavery: A Continuing Legacy*, *Journal of Applied Social Psychology*, 25
- Robel, L. et Elisabeth Zoller. (2000), *Les États des Noirs*, Paris : PUF.
- Sugrue, T. (1996). *The Origins of the Urban Crisis. Race and Inequality in Postwar Detroit* : Princeton University Press.
- Vincent, B. (2009). *Lincoln. L'homme qui sauva les États-Unis*, Paris : L'Archipel.
- Woodson, C. (1921). *The History of the Negro Church*. Washington, D.C.: The Associated Publishers.
- Woodward, C. Vann (1955[1974]), *The Strange Career of Jim Crow*, New York : Oxford University Press.